

## **Le goût des mouches**

Émilie Grasser

---

Number 81, 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61229ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Société littéraire de Laval

**ISSN**

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Grasser, É. (2010). Le goût des mouches. *Brèves littéraires*, (81), 46–48.

Une seule route passait devant la modeste maison, une route qui ne menait à rien d'autre qu'à l'ancienne mine de charbon, abandonnée depuis longtemps. La terre était pauvre, décharnée, habitée de pierres et d'un passé sans histoires. Peut-être était-ce pour ces raisons que le père l'avait construite ici, de ses mains. Il y élevait quelques chèvres, laissant à sa femme le soin de la petite basse-cour et de l'unique enfant. Les années s'écoulaient dans une ombre omniprésente : celle de devoir survivre à ce climat sec et poussiéreux qui asséchait les langues et les désirs d'un ailleurs moins rude.



L'enfant attendait, assis sur une marche du perron, une main passant d'un œil à sa bouche. Il ne savait pas s'il devait espérer le bruit d'un moteur au loin, ou si, au contraire, il lui fallait prier pour que plus jamais personne ne vienne.



Ils étaient arrivés un matin. Il les avait vus s'emparer des chèvres. Il les avait entendus rire en tirant sur la volaille. Sa mère pleurait, son père, traîné de force jusqu'à leur camion, se débattait. L'enfant voulait fuir mais une main le retenait, serrait sa nuque. Puis, le noir.

Réveillé, il avait senti la blessure. Il avait craché sur sa manche et tapoté la plaie. La douleur l'avait saisi. Ses larmes diluaient le sang croûté. Près de lui, dans un pic de fils de barbelés, s'agglutinait l'un des ses globes oculaires. Il avait crié, puis s'était tu.

Il avait couru jusqu'à la route, hurlé le nom de son père, tapé du pied, lancé des cailloux. Las, il était revenu vers la maison, était entré. Le corps inerte de sa mère reposait sur le sol, en chien de fusil.

Il ne s'était pas approché. Il lui avait parlé, de loin, lui racontant des choses dont il ne saisissait pas le sens. Des phrases inquiétantes, belles et vraies : « Les yeux des chèvres, maman, sont troués par les rires des monstres. N'aie pas peur du sang, c'est seulement une peau de fer. »

La nuit l'avait trouvé caché sous une épaisse couverture. Malmené par les fantômes de la terreur, son esprit égrenait un chapelet d'impacts de balles sur la porte de tôle du poulailler. Il ne dormait pas, hanté par le souvenir des hommes aux bottes crottées. Il ne fallait pas bouger, sinon une main allait l'attraper, lui cogner violemment la tête. Il avait étouffé ses gémissements jusqu'au matin. « Maman, je veux que tu reviennes. »

Les premiers jours, il s'était nourri des restes. Il avait bu la réserve d'eau. Puis, des bruits ignobles lui avaient fait comprendre que la faim lui mangeait l'intérieur. Trop tard pour se repaître des cadavres des poules. La gueule et les crocs de la putréfaction avaient fait leur œuvre.



Il était là, assis devant la maison, laissant les mouches s'installer sur sa plaie. Ses doigts en attrapaient une, sa bouche s'ouvrait et il mâchait. Il faisait et refaisait ce geste, mécaniquement, remplissant son petit corps des insectes friands de sa pourriture.

Il regardait la route, déserte. Des images aussi précieuses que brèves le visitaient encore... de moins en moins : une barbe piquante contre sa joue, une paume douce sur son front, du lait de chèvre encore chaud...

Qu'avait-il fait? Les mouches! C'étaient elles qui tuaient les images dans sa tête! Pourquoi en avait-il mangées? Il avait tellement honte. « Maudites mouches, laissez-moi! » Il ne pouvait plus les tolérer sur son orbite vide. Son cœur se soulevait. « Aide-moi, maman! »

Il lui fallait la voir, maintenant ! L'odeur le guidait vers elle. Il avançait en battant faiblement l'air de ses bras pour chasser les charognardes, autant qu'il le pouvait.

Accroupi près du corps, il souleva les cheveux et vit un trou grouillant sur le front, des yeux secs d'effroi, des mouches affairées entre les lèvres figées. « Maman, j'ai si faim. »

Elle ne comprenait pas, toute à sa décomposition, sa puanteur. L'enfant ne vomit pas. Lentement, il s'installa contre le ventre gonflé. Il ferma son unique paupière, accrocha une main à un sein mou, mit un pouce dans sa bouche et téta lentement.